

Courageux... oui, mais à quel risque ?

Paru dans :
Alternatives non-violentes n° 145, 12.2007

Quels rapports le courage entretient-il avec le risque ? Avec la mort ? Comment s'exerce-t-on à être courageux ?

Frontière Nord du Nicaragua, par une nuit noire de décembre 1984 : Participant à la première Brigade suisse de Paix dans ce pays, je monte la garde devant la maison où le village de Rodeo Grande nous loge, mes cinq camarades et moi. Je monte la garde parce que c'est l'une des trop rares tâches que nous avons estimé pouvoir assumer afin de décharger les paysans de ce village pauvre, malmenés par la guerre d'agression menée contre le régime sandiniste par le gouvernement US et déguisée en "guerre civile". Je monte la garde parce que la "Contra" – les bandes armées antisandinistes – a déjà attaqué ce village, massacré des familles paysannes, et qu'elle rôde dans les collines qui surmontent le village.

Je monte la garde avec un simple sifflet, parce qu'il a fallu imaginer comment concilier notre éthique de non-violence – il est exclu que nous portions l'arme – et la réalité de cette guerre – si la Contra attaque ce ne sera pas avec des fleurs... et les villageois ne répliqueront pas avec des fleurs non plus -. Ma mission est donc claire : veiller, rester alerte, trier les vraies alarmes des fausses – chiens errants, pochards rentrant chez eux en titubant – et siffler vite et fort en cas de perception d'un vrai danger.

Deux heures et demie de veille, c'est long. On pense. On se ressasse sur l'air de Brassens : « Avec mon p'tit sifflet j'avais l'air d'un con, ma mèèèree... » On se demande si cette veille est vraiment utile ; si elle n'est pas hautement folklorique et chimérique ; si les habitants nous font vraiment confiance ; et, bien pire : si c'est le cas, s'ils ont *raison* de nous accorder cette confiance... Le calme de la nuit étoilée, le concert sporadique des coqs puis le retour d'un immense silence – tout ça rend tellement difficile d'imaginer la réalité de cette guerre, le risque que d'un instant à l'autre déboule une horde de brutes et que la mort frappe... Cette violence potentielle que mon cerveau connaît bien, mes sens se refusent à lui donner épaisseur, c'est trop irréel, trop dingue... Je me cramponne à ma conscience, pour ne pas laisser mon corps s'engourdir dans la contemplation béate d'une merveilleuse nuit tropicale...

Suis-je, alors, courageux ?

Le courage, c'est quand on a peur et qu'on surmonte cette peur au nom d'un idéal, d'une cause, d'une valeur qu'on place au-dessus de notre besoin de sécurité.

Est-ce que j'ai peur en ces heures de silence et de noir ? Oui et non. Comme je viens de dire, l'aspect irréel de la menace empêche mon corps de se crispier dans la peur que lui causerait, par exemple, le moindre chien errant venant m'agacer les mollets... Mais j'ai peur « par la tête », peur de la violence de la guerre, peur d'être inutile alors que j'ai fait tout ce voyage pour servir à freiner cette guerre, un tout petit peu, un tout petit moment, dans un tout petit coin de ce petit pays souffrant...

Peur pour moi ? Pas vraiment. Longtemps que je suis prêt à mourir pour une cause qui m'importe. Le risque est là, bien sûr, je le savais en partant. Mourir ne m'inquiète guère, quant à souffrir... Oui, bien davantage ; cependant en cas d'attaque j'estime le risque d'être blessé beaucoup plus faible que celui d'être tué ! Et puis je n'ai pas de famille à nourrir, comme on dit ; des êtres m'aiment, certes je regretterais vivement qu'ils souffrent de ma mort, je ne ferai rien pour mettre sottement ma vie en danger, mais... mes proches connaissent mes idéaux, mes engagements, ils respecteraient le fait que je sois tombé à leur service.

J'ai la conviction d'avoir estimé les risques à leur juste hauteur en prenant l'engagement, d'abord d'organiser cette brigade avec quelques amis, ensuite d'y participer : risques pour moi-même, pour notre équipe, pour l'idée même de brigade de paix¹ et donc pour celle d'action non-violente dans

¹ Créées en 1981, les Brigades de Paix Internationales (cf. www.peacebrigades.org) étaient elles-mêmes encore balbutiantes.

un pays en guerre. Je crois avoir surmonté la crainte de la mort – je *crois* : comment être bien sûr de comment je me comporterais au moment où elle semblerait imminente ? Hantise de bien des militants, non-violents ou pas, ce fantasme de s'écrouler psychiquement, de parler sous la torture par exemple, de faire sous soi, d'entrer en lâcheté...

Alors, reposons la question : suis-je courageux, mon sifflet à la main dans la nuit paisible d'un pays en guerre ? Je n'en sais toujours rien !

Affronter mentalement le pire

...Je n'en sais rien, mais cette question je me la suis mainte fois posée plus tard, devenu secrétaire de la branche suisse des Brigades de Paix Internationales (PBI). Lorsque j'aidais de futurs volontaires à se préparer au départ, je leur posais toujours cette question : « es-tu prêt-e à mourir ? » J'en ai choqué plus d'un, plus d'une...

Eh ! quoi : Est-il envisageable de partir pour une mission à risque – car accompagner des personnes menacées, c'est partager cette menace, au moins partiellement – sans s'être posé la question de la mort ? A mon avis : non ! Prendre des risques sans s'être questionné sur leur réalité, leur teneur, leurs conséquences pour soi-même, ce n'est plus du courage : c'est de l'inconscience. Et même si, je le répète, aucune préparation à la mort ne peut être efficace à coup sûr, j'ai bien plus peur de comment réagirait une telle personne mise au pied du mur.

Eloge de la préparation

Il faut sans doute revenir sur la nécessité de *se préparer au courage* – donc aux risques courus et, risque ultime, à celui de sa propre mort.

Comment se préparer à *ce qui n'est pas encore* ? A ce qui, pour ce qui concerne la mort, ne sera que lorsque je ne serai plus ? Le paradoxe peut laisser perplexe...

Mais si l'on abandonne la chimère d'être *assurément* préparé au pire, alors on peut, assurément, s'y préparer *du mieux qu'on peut*.

Comment ? D'abord en développant une claire conscience, la plus permanente et constante possible, de nos **valeurs**, de la hiérarchie de nos valeurs. A quoi est-ce que je tiens avant tout ? Est-ce que ces valeurs sont compatibles entre elles ? Si elles entrent en conflit mutuel, comment ce conflit s'arbitre-t-il en moi, en fonction de quelles différences, de quelles circonstances possibles ? Si par exemple je vis avant tout pour la Justice et aussi pour le Plaisir, que se passe-t-il lorsque ma recherche de Justice va me mettre en total inconfort et déplaisir ? Lorsque ma quête de Plaisir me mène à commettre un acte injuste (ne fût-ce qu'acheter un beau melon provenant d'une dictature...) ?

C'est volontairement que je donne ce dernier exemple si dérisoire et banal : Car je tiens que le quotidien, l'ordinaire sont l'une des meilleures sources de préparation qui soient. Non seulement pour la mise en ordre de nos valeurs, mais aussi pour les deux dimensions de préparation que j'aimerais évoquer maintenant :

D'une part la maîtrise de nos **émotions** : C'est avant tout en s'intéressant à ses tracs ordinaires, à ses agacements quotidiens qu'on peut progresser sur cette voie. Bien sûr « ce n'est pas comparable », et pourtant... Le quotidien peut nous apprendre à repérer en nous les « bourgeons » d'émotions, les petits pincements, tiraillements, moiteurs par lesquels notre corps manifeste l'entrée en émotion. Il peut aussi nous enseigner, par essais et erreurs, quelles attitudes, quels agissements nous sont alors aidants et fructueux. La biologie du cerveau fera le reste, puisqu'en situation de crise, on tend toujours à reproduire les comportements qui se sont avérés payants par le passé.

Cela peut se repérer, s'exercer tout seul, chacun pour soi. On peut aussi s'aider d'une bonne formation dans ces domaines : Animant de telles formations dans diverses institutions (par exemple pour des travailleurs sociaux ou des enseignants), je peux témoigner des rapides ouvertures que permettent certains exercices en groupe, certains partages d'expériences enfouies dans un souvenir jamais réellement mis en lumière.

J'aimerais aussi évoquer la force de préparation que constitue l'action de tous les jours. Le courage exercé – au double sens du terme, mise en œuvre et exercice – au fil du quotidien, dans les plus petites choses de la vie. On ne peut alors parler d'action non-violente, à peine d'action tout court...

Juste d'attitudes de "non démission", de ce que la tradition – surtout germanique, je crois – appelle merveilleusement le "**courage civil**"².

Exemples de courage civil

Juste devant moi, un petit enfant "fait sa crise", sa maman, excédée, le secoue par le bras en le sommant de cesser... Le courage civil, ce sera d'oser intervenir, d'affronter le risque de me faire envoyer sur les roses. Reste bien sûr le comment, la méthode adéquate : vive la Communication non-violente ! Mais je suis intimement convaincu que « ne pas savoir comment faire » est beaucoup plus un prétexte à fuir qu'une réelle raison de ne pas intervenir.

A vingt mètres de moi, un groupe de grands ados s'amuse à sauter pour tenter de toucher l'enseigne d'un magasin de photos. Le jeu devient excitation, les « touchers » deviennent des « frappés », d'évidence on va vers la casse. Les gars sont baraqués, moi-même je suis pressé, je n'ai nulle envie de laisser quelques dents sur l'autel de la publicité d'un photographe, pas davantage de vivre une scène de confrontation hautement émotionnelle à un quart d'heure d'un rendez-vous important... Mais si ces raisons sont bien vraies, je ne suis pourtant pas dupe : elles tentent *aussi* de devenir prétextes à passer mon chemin. Courage civil : refuser cette démission, exercer mon courage – pas mon héroïsme, ma témérité : juste mon courage !

En l'occurrence, je me suis contenté de me poster à une douzaine de mètres, bien enraciné, bien visible. Et de regarder ces jeunes calmement, bien en face, très attentif à chasser de mon regard et de mon visage toute possible trace de peur ou de jugement.

Au bout de quelques instants l'un des gars m'a repéré, il a dit quelques mots à ses copains. Deux ou trois autres m'ont regardé aussi... Enfin tous sont partis, ouf !

Une dernière anecdote : Alors que je cherchais une place de parc pour des amis dans l'urgence, soudain j'en aperçois une. Problème : son accès nous est dénié par un sens interdit... Je descends de la voiture et fonce réserver la place (pratique paraît-il interdite) en me postant dessus, pendant que les amis font le tour du quartier.

Arrive une voiture. Le chauffeur s'arrête, me klaxonne... Je lui fais un signe de dénégation. Le gars insiste... Je me fais la promesse que je ne cèderai la place qu'à une demande courtoise et justifiant d'une urgence supérieure à la mienne.

Soudain le gars met les gaz et recule à vive allure pour occuper la place. Impressionné, je le suis, bien sûr : 1'500 kg de ferraille lancés en direction de mes pauvres 80 kg de viande grasse, c'est fort désagréable ! Pourtant je ne bouge pas. Le type pile et s'arrête à 20 cm de mes genoux. Ouif... Je tremble. L'homme sort de sa voiture, il tremble, je crois, bien plus que moi. M'insulte – sans doute davantage de l'avoir presque conduit au meurtre que pour la place de parc en soi !-. Je m'efforce à parler calmement, lui explique mon urgence, m'excuse de mon insistance, lui signale au passage que j'ai eu très peur moi aussi...

Tout débile que soit cet exemple, il est resté inscrit en moi comme un épisode fort, comme une mesure de jusqu'où j'étais capable d'aller dans la détermination, une fois le risque compris et assumé. Comme une microscopique simulation « en vrai » d'un danger de mort. Aussi réelle en tout cas que l'avaient été, quelques années plus tôt, mes veilles dans la nuit nicaraguayenne, un bête sifflet à la main et le doute au ventre, dans une situation ô combien plus dangereuse, mais tellement moins concrète !

© Philippe Beck

² Voir par ex. www.uni-tuebingen.de/pol/meyer/Gerd_Meyer_courage_social_civil_2007.pdf ou la brochure d'Hervé Ott, cf. www.ieccc.org/article.php3?id_article=53